

## Les puissances infernales-1

### Le monde anglo-saxon contre le Monde

- « *La France ne le sait pas, mais nous sommes en guerre avec l'Amérique. Oui, une guerre permanente, une guerre vitale, une guerre économique, une guerre sans mort, apparemment. Oui, ils sont très durs les Américains, ils sont voraces, ils veulent un pouvoir sans partage sur le monde... C'est une guerre inconnue, une guerre permanente, sans mort apparemment et pourtant une guerre à mort !* »  
FRANÇOIS MITTERRAND, Président socialiste de la République Française, victime d'un tardif éblouissement de lucidité avant de trépasser.
- « *Le niveau de vie des Américains n'est pas négociable.* »  
GEORGE WALKER BUSH JR, Président des États-Unis. Par contre, le niveau de vie de ceux qui ne sont pas Américains est négociable. À la baisse.
- « *Nous, en Amérique, on ne résout pas les problèmes, on les écrase.* »  
D'un généralissime américain à un généralissime belge de l'OTAN, lors de l'écrasement de la Serbie.
- « *Être un ennemi des États-Unis, c'est dangereux ; mais être un ami des États-Unis, c'est fatal.* »  
HENRY KISSINGER, ancien secrétaire d'État des États-Unis, on ne lui fait pas dire.
- « *Contrôlez le pétrole, vous contrôlerez les nations ; contrôlez l'alimentation, vous contrôlerez les peuples ; contrôlez la monnaie, vous contrôlerez le monde.* »  
HENRY KISSINGER, ancien secrétaire d'État des États-Unis et fin renard.
- « *Pauvre Mexique, si loin de Dieu et si près des États-Unis !* »  
PORFIRIO DIAZ (1830-1915), ancien Président du Mexique qui avait tout compris avant l'heure.
- « *Les États-Unis d'Amérique forment un pays directement passé de la barbarie à la décadence, sans jamais avoir connu la civilisation.* » Dur ! Auteur inconnu.

Le véritable intitulé de cet article ne devrait-il pas plutôt être : *Le monde anglo-saxon contre lui-même* ? Par monde anglo-saxon ou anglo-américain il faut comprendre les dits « *fives eyes* » : États-Unis, Grande-Bretagne, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande. Eh ! bien voyons ce qu'il en est réellement de ceux qui ont des yeux qui regardent partout... peut-être là où il ne faudrait pas.

Entre le moment où gamin je m'essayais à jouer aux cow-boys et aux indiens, où je lisais des *comics* américains — entre autres, les années 1950/60 ayant été l'âge d'or de la BD —, et mon âge avancé au moment où j'écris ces lignes, il s'est passé quelques dizaines d'années. J'ai eu le temps d'apprendre à connaître les États-Unis et d'approfondir, non pas en admirateur inconditionnel, tel un voyageur au long cours, mais comme quelqu'un de perplexe qui s'intriguait au fur et à mesure qu'il accumulait des connaissances ; au point que j'en étais arrivé à me poser la question suivante : mais qu'est-ce donc ce pays qu'on appelle États-Unis ?

Le bilan des années m'a beaucoup appris de cette République fondée par des colons européens à domination anglaise, dans une perspective mystique, prophétique et eschatologique amenée par les Pères fondateurs et les pères Pèlerins, que résume bien cette expression : le Destin manifeste ou la prédestination Céleste de l'Amérique. En somme les futurs États-Unis se voyaient assignés par l'Éternel d'une mission divine terrestre, mélange de judaïsme, de calvinisme (puritanisme) et de franc-maçonnerie, elle-même fruit de la fornication judéo-protestante anglaise, c'est-à-dire un mélange, un malaxage de talmud, de cabale, de Bible (Ancien Testament). Les nouveaux immigrants se voyaient comme le nouveau Peuple Élu avec pour objectif divin de partir à la conquête de la Nouvelle Terre Promise, et d'y édifier aux yeux du monde la Nouvelle Jérusalem. L'Europe n'était que péché et obscurantisme. On va oublier les sectes évangéliques qui vont pulluler, soumettant les paroles du Christ à l'esprit ambiant, et

transformant trop souvent sa parole divine en juteuses affaires commerciales (télévangélisme, entre autres).

Dès lors que les treize États ou colonies fondatrices de ce qui allait devenir les États-Unis brandirent les *Stars and Stripes* (Drapeau des États-Unis ou Bannière étoilée), ils pouvaient se lancer vers l'Ouest à la conquête de cet immense territoire occupé par les tribus indigènes amérindiennes.

Dès lors que la construction du *Transcontinental railway*, parti à la fois de l'Est et de l'Ouest, eut relié les deux côtes de l'Atlantique au Pacifique (1869) en un lieu symbolique de jonction appelé *Promontory point* (Utah), l'Amérique pouvait partir à la conquête du monde et porter la bonne parole, la Bible dans une main, la mitrailleuse lourde dans l'autre.

Pour rappel, la France a été, jusqu'en 1750 environ, le principal occupant colonial du territoire amérindien, avec les Espagnols et après les Indiens. La Nouvelle France couvrait près d'un tiers des États-Unis actuels, partant de la moitié nord-ouest du Canada, englobant les Grands Lacs, une partie des Grandes Plaines et l'immense bassin du Mississippi, jusqu'au golfe du Mexique. Mais voilà, ces grands espaces vides ne tentaient pas nos rois (quand la maison est en feu, on laisse les écuries, dit un personnage du temps — la maison en feu étant la guerre de Sept Ans), pas davantage que la population française ne s'étant jamais sentie une âme d'oiseaux migrateurs. Si bien qu'à la fin, quand on comptait cent-mille colons français, il y avait déjà deux millions d'Anglais. Napoléon achèvera ce qu'il restait de nos possessions hors Québec, en vendant la Louisiane aux américains en 1803, préférant aller chatouiller l'épiderme des Russes devant Moscou, avec le résultat que l'on sait.

Cette conquête commencera par le massacre des Indiens, puis plus tard par la guerre contre le Mexique qui se conclura avec l'annexion de près de 50% du territoire mexicain, soit l'équivalent de quatre à cinq fois la France. Par la suite, le Mexique deviendra l'usine à bas coût des États-Unis, ces derniers transportant leurs usines à main d'œuvre de l'autre côté de la frontière US-Mex, où elles seront concentrées le long de la séparation sous le nom de maquiladoras ou maquilas, avant que la Chine ne devienne à son tour l'usine du monde. Tombée sous l'influence irrésistible de l'Amérique du Nord, l'Amérique latine deviendra l'arrière-cour du capitalisme américain et le terrain de jeu favori de la puissance économique étasunienne.

L'un des faits les plus marquants de cette puissance industrielle exponentielle des États-Unis tiendra au fait qu'ils possédèrent d'emblée de considérables ressources minières et énergétiques, et qu'à part la Guerre Civile (Guerre de Sécession, 1861-65), ils ne seront jamais agressés de l'extérieur sur leur propre sol, maintenant ainsi une relative paix intérieure ; ensuite, la mentalité mercantile des colonisateurs et de l'esprit général des Pères fondateurs fera qu'ils appliqueront sans scrupules et sans nuances le capitalisme le plus impitoyable ; ce capitalisme biblique judéo-protestant, capitalisme sans entrailles, qui bénéficiera en outre de l'abondante ressource en main d'œuvre qu'apportaient les immigrants nouveaux venus, en plus de l'esclavage des Noirs et de la traite dite triangulaire : « *L'esclavage sera aboli, en effet, mais pour mieux piéger les Noirs ; en leur conférant un statut d'hommes libres, on les libérait de la servitude, certes, mais dans le même temps on déversait sur le marché de l'emploi une abondante main d'œuvre servile, robuste, peu exigeante, docile, et surtout plus facile à manier que les Amérindiens, autochtones indomesticables ; d'esclaves, les Noirs devenaient des parias de la ségrégation raciale la plus officielle. Se croyant réellement libres et pensant qu'ils pouvaient espérer un avenir meilleur pour eux et leurs familles, ils se transporteront comme un seul homme vers les grandes cités industrielles du Nord où ils ont constitué un vivier inépuisable de main d'œuvre bon marché. Le piège a fonctionné au-delà de toute espérance ! Des vastes espaces du Sud où ils étaient aliénés à la terre, ils sont passés sans transitions aux ghettos misérables des villes du Nord (voir Detroit et le désastre apparent*

*du sanctuaire de l'automobile). Que des Noirs aient eu, par la suite, la nostalgie de leur condition d'esclaves dans le Sud n'est pas pour surprendre. » (JLO, Écrits)*

La ségrégation raciale n'est pas le seul mal qui ronge l'Amérique ; il faut parler aussi de la ségrégation sociale qui touche les Blancs comme les Noirs, dans un pays se prétendant le modèle de la nouvelle humanité, où la richesse la plus ostentatoire, la plus vexatoire, peut côtoyer sans complexes ni scrupules et dans l'indifférence, la plus sordide misère. À cela, il faut ajouter l'émergence du phénomène mafieux qui va se développer dans le pays comme une gangrène touchant tous domaines, drogue, jeux d'argent (paris, casinos, paradis fiscaux...), prêts usuraires, racket, pornographie, proxénétisme, contrôle d'entreprises, blanchiment d'argent (services, immobilier, hôtellerie, bars, etc.), jusqu'à parfois mettre en péril la sécurité des citoyens. Il règne dans les grandes cités américaines, un climat endémique de violence, de criminalité latente, qu'attisent l'usage des armes et de la drogue, celles-ci irriguant toutes les couches de la société. La consommation de drogue et la possession d'armes à feu est considérée aux États-Unis comme un des marqueurs identitaires de l'*American Way of Life*. D'où un impressionnant système répressif policier et pénitentiaire public ou privé, ainsi que de nombreuses agences de sécurité fédérales dont le FBI, la NSA, et la sinistre et cynique CIA.

\*

Maintenant que j'ai décrit les États-Unis à l'intérieur, venons-en à l'extérieur. J'ai rappelé plus haut qu'ils n'avaient jamais été agressés sur leur sol. Ils sont difficilement atteignable tant est leur isolement continental, mais aussi leur puissance militaire qui se nourrit d'un budget fédéral représentant à lui seul plus de 50% de la totalité des budgets affectés aux forces armées du monde entier. Si les États-Unis sont saufs de toutes menaces d'agressions venant de l'extérieur, par contre ils ne se gênent pas pour s'ingérer dans les affaires des autres comme je l'avais déjà souligné dans le document suivant : *« Vous manipulez les États fragiles, vous faites et défaites les gouvernements à votre guise, vous imposez et déposez les chefs d'État comme des marionnettes : dictateurs d'opérettes, militaires de parades, Présidents à la botte régulièrement élus ou non ; au besoin, vous les corrompez, vous les achetez, vous les liquidez physiquement pour les remplacer par des factotums aux ordres ; vous êtes capables de fomenter les coups bas les plus éhontés pour parvenir à vos fins, entretenir des révoltes dans un sens ou dans l'autre, déstabiliser les pays, susciter des coups d'État (les fameuses révolutions de couleurs ou les printemps arabes), sponsoriser et armer les pires rébellions comme les plus légitimes pour rattraper vos maladresses quand elles se retournent contre vous. Vous avez allumé des foyers de guerre civile partout dans le monde, et quand vous repartez, laissant couler derrière vous des rivières de sang et de larmes, vous vous en lavez les mains. L'Irak est encore un champ de ruines fumantes et de mort que, déjà, vous vous en prenez à l'Afghanistan, puis plus proches de nous, aux Balkans, en essayant d'entraîner les États Européens les plus inféodés à votre hégémonie dans votre aventurisme impérialiste guerrier ; en attendant de fondre sur l'Iran et les États islamiques environnants, dont la Lybie, la Syrie, la Jordanie qui se fait toute petite dans son coin, avec toute la puissance du potentiel militaire de vos Forces armées, et toujours avec le soutien suiviste de vos alliés au sein de l'OTAN, dont la France, qui ne sauraient rien vous refuser ; et tout cela au nom de la liberté et de la démocratie, deux mots auxquels vous faites honte, alors que de fait vous défendez vos intérêts géopolitiques les plus basement matériels, les plus prosaïquement terre à terre pour asseoir votre domination sur le monde. La vie d'un peuple ? Ce n'est pas une question. Combien de dollars ? Discutons. (JLO, Écrits)*

Je veux bien entendre que l'on pourrait légitimement faire observer que la France n'est pas la mieux placée pour faire des remontrances aux États-Unis ; les interventions extérieures à son actif n'ont pas manqué, tel l'Empire Napoléonien, mais le contexte historique n'est pas du tout le même ; d'abord la France a un prestigieux passé de 1500 ans derrière elle ; ensuite elle avait un empire colonial à protéger : les USA, non ; ils se contenteront, en toute simplicité, de

considérer la planète comme leur colonie. Enfin, à la différence des Américains, la France, dans la période de colonisation, n'a pas massacré les autochtones pour s'emparer de leur territoire et prendre leur place, et elle ne s'est pas érigée en gendarme du monde. Elle a transmis ou tenté de transmettre une civilisation.

C'est surtout à la fin de la Guerre Froide que les États-Unis, se sentant débarrassés de la menace communiste (le plus souvent agitée comme un argument de va-t-en-guerre) vont déchaîner leur volonté de domination sans limites sur le monde, une volonté clairement exprimée de le soumettre, mais aussi de faire main basse sur les richesses minières et énergétiques de la planète afin d'assurer cette domination et de consolider leur statut d'hyperpuissance.

Le prétexte sera la guerre contre le terrorisme en réponse aux attentats du 11 septembre 2003, selon cette mentalité de pousse-au-crime typique qu'ont les USA de fabriquer des prétextes tordus pour engager les guerres extérieures. La première grande victime de la seconde guerre américano-irakienne, à laquelle la France, pour une fois judicieuse (et courageuse !), refusera de participer, sera évidemment l'Irak. Précisons ici que lors de la première guerre américaine contre l'Irak (1990), le Président George Bush père avait clairement justifié l'entrée en guerre au nom du Nouvel Ordre Mondial (*Un nouvel ordre mondial peut voir le jour... Nos soldats défendent le principe et le rêve [sic] d'un nouvel ordre mondial...*) ; c'est la première fois qu'un chef d'État en exercice prononçait l'expression Nouvel Ordre Mondial dans un discours officiel. C'est à ce moment également qu'ont commencé à circuler les concepts de monde unipolaire et multipolaire.

Treize ans plus tard, la seconde guerre d'Irak fut donc le théâtre d'un bombardement systématique et généralisé, accompagné des inévitables bobards de guerre et d'un déferlement à outrance de propagande médiatique belliqueuse ; c'est aussi à l'occasion de ce conflit que furent lancés la doctrine « zéro mort » (pour l'agresseur) et de « frappes chirurgicales », appliquée pour rendre la guerre plus humaine, plus acceptable, et faire passer la pilule aux yeux d'un public de plus en plus nourri de scènes de guerres filmées en temps réel. La guerre plus humaine fera 200 à 250 000 morts dans la population civile ; sans compter les pillages, les humiliations et autres tortures perpétrées dans les prisons américaines ; c'est dans l'une de ces prisons que s'illustrera Lynndie England, la top tortionnaire de l'*U.S. Army* : on n'arrête pas l'émancipation de la femme ! Quatre ans auparavant, on avait déjà eu quelques aperçus de ces principes durant l'écrasement de la Serbie-Kosovo, camouflant les agressions en défense du monde libre. Puis viendront, toujours soutenues par les larbins otaniens de l'Europe vassalisée, dont l'Angleterre, l'Allemagne, la France (Sarkozy, Hollande, Macron), les guerres de Syrie (printemps arabe), Libye (révolution provoquée par la France dans le cadre de l'Otan), la révolution orange de l'Ukraine (2014), puis dans la décennie suivante, la terrible et scandaleuse guerre Russie / Ukraine (2022) — un Irak bis ? —, provoquée par les Américains et leurs fidèles alliés de l'Otan (1).

On reste impressionné par le nombre d'interventions militaires extérieures majeures des États-Unis évaluées à ce jour : 160 environ, depuis 1775, date de la guerre d'Indépendance, sans compter les actions ponctuelles des services secrets. Déjà, dans les années 1930, le Major General Smedley Darlington Butler (Général de Division), dans un opuscule constatait amer : *La Guerre est un racket (War is a Racket)*. il révélait : « *J'ai passé 33 ans de ma vie chez les Marines à jouer Monsieur Muscle pour les affaires de Wall Street et les banquiers. Bref, j'ai été le racketteur du capitalisme.* » Le soldat américain énumère ses multiples participations aux opérations extérieures, puis conclut : « *Le mieux qu'Al Capone pouvait faire, c'était de racketter trois quartiers. Moi, j'agissais sur trois continents.* » On ne peut être plus clair.

Cela n'empêchera pas ses compatriotes les plus résolument « conservateurs », les « néocons », dans le sens de la plus implacable domination des USA sur les autres peuples du monde (*America and the rest of the world*) de verser dans un doux délire paranoïde :

Henry Cabot Lodge (Ancien sénateur des E-U) : « *Au XIX<sup>e</sup> siècle aucun peuple du monde n'a égalé nos conquêtes, notre colonisation et notre expansion, et aujourd'hui rien ne nous arrêtera.* »

Théodore Roosevelt (Président des E-U) « *Je crois que Dieu a présidé à la naissance de cette nation et que nous sommes choisis pour montrer la voie aux nations du monde dans leur marche sur les sentiers de la liberté.* »

Charles Krauthammer (Journaliste politique) : « *Les États-Unis chevauchent dans le monde comme un colosse. Depuis que Rome a détruit Carthage, aucune autre puissance dans le monde n'a atteint les sommets que nous connaissons. Les États-Unis ont gagné la Guerre Froide, ils ont mis dans leur orbite la Pologne et la République Tchèque, après avoir pulvérisé la Serbie [Fiers d'avoir « pulvérisé » la Serbie ?]. Et du même coup ont démontré l'inexistence de l'Europe.* »

Henry Watterson (Politicien américain) : « *Les États-Unis sont une grande république impériale destinée à exercer une influence déterminante sur l'humanité et à façonner l'avenir du monde, comme aucune autre nation ne l'a encore fait dans le passé, même pas l'Empire romain.* »

Robert Kaplan (Journaliste politique) : « *La victoire des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale est aussi importante que la victoire de Rome dans la deuxième Guerre Punique qui la convertit en puissance universelle.* »

William Kristol (Politicien proche de Ronald Reagan) : « *L'Amérique ne doit pas seulement être le policier ou le shérif du monde, elle doit être son phare et son guide.* »

Paul Kennedy (Historien) : « *Ni la Pax Britannica, ni la France napoléonienne, ni l'Espagne de Felipe II, ni l'Empire de Charlemagne, ni l'Empire romain ne peuvent se comparer à l'actuelle domination américaine. Jamais il n'a existé une telle disparité de pouvoir dans le système mondial.* »

Stephan Peter Rosen (Professeur à Harvard) : « *Notre objectif n'est pas de lutter contre un rival car celui-ci n'existe pas, mais de préserver notre position impériale et maintenir cet ordre impérial.* »

Zbigniew Brzezinski (Auteur du *Grand Échiquier*) : « *L'objectif des États-Unis doit être celui de maintenir nos vassaux [sic] dans un état de dépendance, garantir la docilité et la protection de nos sujets [resic] et prévenir l'unification des barbares [reresic].* »

Le Vice-président Dick Cheney : « *Les États-Unis n'ont pas à rougir d'être une superpuissance et ils ont le devoir d'agir avec force pour construire un monde à l'image des États-Unis.* »

Avec des citoyens de cette trempe, l'Amérique n'a pas besoin d'État profond ! Et pourtant... Les Américains n'ont toujours pas compris que le monde ne veut pas être à leur image ; ni que ce pays, aussi immense et puissant soit-il, devienne le phare et le guide du monde. La consommation abusive de substances hallucinogènes fait vraiment des dégâts aux States !

Notre Jules Ferry national, républicain de choc, athée, franc-maçon, fondateur de l'école publique conçue comme un potentiel laboratoire laïc, et fervent colonisateur, paraît bien isolé à côté de cette *Task Force* de la pensée impérialiste américaine : « *Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... Il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures.* » À défaut de s'entendre, ils auraient pu se comprendre.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un groupe de francs-maçons français admirateurs de la Grande Amérique, pris d'une soudaine lubie adulatrice, a tenu à offrir à nos amis Américains une statue géante dédiée à la « Liberté » pour fêter à la fois le centenaire de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis et l'avènement de la III<sup>e</sup> République en France... L'idée a paru à certains tellement saugrenue, des deux côtés de l'Atlantique, qu'elle a eu du mal à se faire admettre et à voir le jour... La liberté selon les francs-maçons à quelque chose de sulfureux sinon d'ésotérique, voire d'inquiétant, qui n'est point propice à faire l'unanimité dans les esprits. Déjà, le franc-maçon La Fayette était allé soutenir à grands frais les *Insurgents*, lors de la guerre d'Indépendance, alors qu'objectivement cette guerre ne concernait en rien le royaume de France. Néanmoins, à force de persévérance et sous la conduite acharnée d'un de ses promoteurs, le sculpteur français Auguste Bartholdi, lui-même franc-maçon et associé à l'industriel Eiffel (non connu comme F.·.), avec le soutien de tout le richissime gratin maçonnique franco-américain, elle a pris corps et elle est

devenue réalité. Cette statue de la Liberté éclairant le Monde, *Liberty Enlightening the World*, symbole maçonnique sous les traits d'une femme incarnant la liberté, implantée comme un défi lancé au monde à partir du sol des États-Unis, ressemble, avec le recul du temps, à un cadeau empoisonné... Elle se dresse majestueusement à l'entrée du port de New York, se voulant en apparence un symbole de paix, de liberté, de résistance à l'oppression, alors qu'elle apparaît tout le contraire, et de plus en plus perçue à l'extérieur non plus comme la liberté éclairant le monde, mais comme le plongeant dans les ténèbres de Satan ; les Américains ont tellement galvaudé l'idée de Liberté, se la sont appropriée illégitimement avec une telle impudence, qu'on se demande aujourd'hui si cette statue, au symbole pour le moins sujet à caution, a encore une signification, si elle n'est pas dévaluée, surtout quand on voit l'influence catastrophique des USA et des Anglo-Saxons en général sur la marche du monde...

Pour terminer sur une note optimiste et montrer que le peuple américain lui-même n'est pas dupe de la réalité, voici comment un humoriste américain d'origine afghane (?) résume en public l'interventionnisme obsessionnel de son pays : « *Les gens me demandent souvent ce que ça fait de vivre aux USA en étant originaire d'Afghanistan ; c'est un sentiment unique de vivre dans un pays qui a bombardé le pays d'où tu viens ; c'est un sentiment unique que seuls les Afghans connaissent ; et aussi les personnes originaires d'Irak et de Syrie, mais sinon personne d'autre ; et aussi ceux qui viennent du Pakistan et de Palestine, mais sinon personne d'autre ; et aussi ceux qui viennent de Lybie, du Soudan, de Somalie, de Corée, du Vietnam et une cinquantaine d'autres pays, mais je n'ai pas assez de temps pour tous les citer.* »

\*

Bien sûr, dans ces quelques pages, il y a beaucoup d'éléments de réflexion que je n'ai pas abordés, comme le rôle du soixante-huitardisme, le « *new age* », et bien plus tard ce que j'appelle le « syndrome d'Evergreen », symbole du rabaissement intellectuel, moral, spirituel des États-Unis qui se caractérise par un surgissement des névroses collectives, se manifestant au travers de véritables bouleversements sociétaux, tels la légitimation de l'avortement, de l'homosexualité, des idéologies de genre, du wokisme, etc. Et je ne parle pas du désastre que représente le fameux *melting pot* à l'américaine, une véritable bombe ethno-identitaire à retardement. De même j'ai ignoré le rôle des banques (2), disons du système politico-bancaire anglo-saxon, et la part de responsabilité de celui-ci dans l'évolution décadente et criminogène la société américaine.

Quoi qu'il en soit, la pauvreté, la misère, se répandent comme une gangrène et s'exposent dans les rues des villes les plus emblématiques de la richesse étatsunienne. Il n'y a pas si longtemps, une vidéo titrait : « *Californian dream is dead* ». Le rêve californien est mort. La Californie, la vitrine du rêve américain, de l'*American way of life*, ne peut plus cacher ses dessous malpropres, et le rêve, avec ou sans Hollywood, se brise devant la réalité ; l'image *Sea, Sex, Sun*, du rêve en a pris un méchant coup ; la terre d'élection de la transgression, qu'on affuble du nom de libertarisme, s'écroule devant l'évidence : elle n'est que le reflet de décennies de domination mentale de bobos dégénérés qui ont plongé l'État le plus gauchiste du pays (libéral aux USA) au plus profond de la décadence, poussant aujourd'hui nombre de ses habitants à fuir le « rêve ».

Si cette plongée dans la décadence avait été contenue dans le seul espace américain, nous n'aurions pu que la constater navrés. Mais hélas, la France, l'Europe ont été contaminées, voire gravement infectées par la sous-culture dégénéréscente anglo-saxonne et le matérialisme débridé, hors contrôle, de ce monde devenu fou, au point que notre propre civilisation européenne est menacée par le déferlement des vomissures sous-culturelles qui nous arrivent d'Outre-Atlantique.

Avec le temps, j'ai appris à découvrir, malgré les apparences et le fait que nous appartenions à la même race blanche, qu'il existe une profonde distorsion d'appréciation entre le monde anglo-saxon judéo-protestant maçonnique, et le monde catholique latin reposant sur le christianisme romain. Je vais essayer d'en donner une explication rapide. Cette différence s'appuie d'abord sur

un constat moral. Oui, je sais, parler de morale, de nos jours, n'est pas dans l'esprit du temps. C'est pourtant sur cette constatation majeure que j'établis ma réflexion. Tout repose sur la perception que nous avons du Bien et du Mal. Dans le monde anglo-saxon, selon le principe du libre-arbitre, l'homme est tenu de CHOISIR entre le bien et le mal ; dans le monde catholique, l'homme est tenu de DÉCIDER du bien contre le mal : il n'a moralement pas le choix ; cette simple constatation ouvre un univers de différence. Dans un cas on dira que la morale est curative ; dans l'autre, elle est préventive ; elle empêche d'accéder au mal : ce sont les notions combinées de péché et de vertu. Elle s'appuie sur le double héritage de la morale helléno-christique. Dans le cas catholique, elle implique une forme de tutelle spirituelle (très mal perçue par les matérialistes athées) préservant du mal la personne tout au long de sa vie, la protégeant de la transgression ; dans l'autre, elle s'inscrit dans la loi ; tu es libre de pratiquer oui ou non le mal, mais les conséquences sont pénales ; si morale il y a, c'est le tribunal qui punit, le confessionnal qui pardonne ; la conscience du mal et ses répercussions éloigne la commission de l'acte répréhensible ou délictueux pouvant relever du tribunal, et appeler à une sanction pénale appropriée.

La France s'est construite tout au long de son existence par le mariage de la foi et de la raison. La foi sans qui la raison serait dangereuse ; la raison sans qui la foi serait folle. D'où il appert manifestement que la foi et la raison sont l'ADN de la civilisation française. C'est une des raisons pour lesquelles je considère que le monde anglo-saxon est de l'Orient paganiste préchristique, et ne peut avoir la prétention de se revendiquer d'Occident. Ce qu'on appelle Occident recouvre culturellement les pays latins d'origine catholique : il convient ici de distinguer ce qui est civilisationnel de ce qui relève de l'espace géographique.

Je me suis souvent représenté les États-Unis comme un colosse d'acier aux épaules carrées, surmonté d'une petite tête et d'un cerveau de colibri. En évoquant cette image caricaturale de ce qui compte le plus pour le pays potentiellement le plus puissant du monde, je veux dire le complexe militaro-industriel — évidemment accompagné des réseaux bancaires —, je ne fais que symboliser la réalité d'une entité aussi artificielle que superficielle, qui semble n'exister sur terre que pour montrer ses biceps et faire plier les gens qui ne se soumettraient pas à son hégémonie. Manifestement, les successeurs du Président Dwight Eisenhower (1953-1961) n'ont pas entendu son avertissement : « *Dans les conseils du gouvernement, nous devons prendre garde à l'acquisition d'une influence illégitime, qu'elle soit recherchée ou non, par le complexe militaro-industriel. Le risque d'un développement désastreux d'un pouvoir usurpé existe et persistera.* »

Je ne pense pas que les Américains aient à dire au monde autre chose que d'entretenir la menace et la peur (voir aussi le principe d'extraterritorialité du droit américain rattaché au dollar *DoJ*). La Jérusalem Nouvelle est un lointain souvenir ; elle n'aura été que le cache-sexe du Veau d'Or, le totem des adorateurs du Dieu Argent. Voilà où les adeptes de la franc-maçonnerie anglo-saxonne judéo-protestante auront amené l'humanité ; des adeptes qui auraient dû se souvenir du discours du Président John Fitzgerald Kennedy, prononcé le 27 avril 1961 devant la presse, et bien que n'ayant rien à voir avec le complotisme, le propos garde tout son sens : « *Le simple mot de secret est inacceptable dans une société libre et ouverte. Et nous sommes, en tant que peuple, intrinsèquement et historiquement opposés aux sociétés secrètes, aux serments secrets, aux réunions secrètes.* » (2023)

1. La guerre d'Ukraine Otan-Russie (opération spéciale, côté russe) qui se déroule à l'instant où j'écris ces lignes, est un exemple spectaculairement flagrant, de cette façon qu'ont les Américains (en l'occurrence, ici, le sénile Biden) de provoquer des conflits ouverts partout sur la planète — la cause du présent engagement incombant intégralement à l'État profond US —, où l'on retrouve leur volonté d'appliquer férocement la devise satanique *ordo ab chaos* (l'ordre après le chaos), que l'on peut expliciter ainsi : profiter de sa position de force pour semer le désastre puis reconstruire selon ses vues et dans son intérêt. Une année de guerre ne s'était pas écoulée, que le PDG de *BlackRock*, Larry Fink, le géant américain de la finance, dans un délire à la gloire du capitalisme (vidéo), annonçait sur place les projets de reconstruction de l'Ukraine à hauteur de 800 milliards de dollars, et cela pendant que les soldats ukrainiens transformés en chair à canons, se faisaient littéralement hacher par l'artillerie Russe. Le conflit n'était pas terminé

que les charognards aux serres crochues de l'Empire au pygargue s'abattaient sur les cadavres et les ruines de ce pays martyrisé, battant des ailes de satisfaction rien qu'à la perspective des juteuses affaires qui se présentaient à eux. Une guerre qui s'annonçait des plus profitable pour les banquiers américains, les géants de la reconstruction et le complexe militaro-industriel... Ils se voient déjà gagner la guerre, démanteler l'Empire russe, placer des marionnettes à leurs bottes. Comment voulez-vous qu'on n'en vienne pas à éprouver l'envie de révolte devant ce pays sans nom qu'on appelle les États-Unis, un État voyou (pour reprendre l'expression stigmatisante du Président George Bush jr), un pays hautement criminel, lequel, hormis son peuple, ne saurait appartenir à l'ordre de l'Humanité.

2. C'est en 1913, la veille de Noël — comme par hasard ! — que le Président Woodrow Wilson livra par décret les finances publiques de l'État fédéral américain à un cartel de grandes banques anglo-américaines, constitué sous le nom anodin de *Reserve Federal system* ou FED ; d'une simple signature, il faisait passer le Trésor américain sous le contrôle de ce cartel de banques privées. La page officielle Wikipédia de la FED, précise : « *Dans son rôle de banque centrale des États-Unis, la FED sert de banque bancaire et de banque du gouvernement. En tant que banque du banquier [des banquiers ?], il contribue à assurer la sécurité et l'efficacité du système de paiement. En tant que banque ou agent fiscal du gouvernement [donc, banque privée désignée comme agent fiscal du gouvernement US], la FED traite diverses opérations financières impliquant des milliards de dollars. Tout comme une personne peut garder un compte dans une banque, le Trésor américain conserve un compte chèques avec la réserve fédérale, à travers lequel les dépôts fiscaux fédéraux entrants et les paiements sortants du gouvernement sont gérés.* » Ainsi le Département du Trésor américain, qui a pour fonction principale de collecter les impôts et taxes, principales ressources du gouvernement fédéral, place les contributions fiscales des citoyens américains sur un compte privé de la FED, au même titre qu'un vulgaire citoyen disposant d'un compte courant personnel dans sa banque de quartier. On se doute de l'impressionnant lobbying qui doit exister entre les deux institutions (FED privé, Trésor américain public), à des hauteurs qu'on ne peut même pas soupçonner. La FED a également pour fonction, entre autres attributions, de gérer la « *masse monétaire des États-Unis* », et de contrôler le système monétaire international fixé sur la parité du dollar. C'est sur ce même schéma que les États européens ont été dépossédés de leur souveraineté monétaire au profit de la BCE (Banque centrale européenne) ; en France, il s'agit de la loi dite « Poincaré-Rothschild » du 3 janvier 1936.

Voici ce que le troisième Président des États-Unis (1801-1809), Thomas Jefferson, annonçait, prenant à témoin l'avenir : « *Je considère que les institutions bancaires sont plus dangereuses qu'une armée. Si jamais le peuple américain autorise les banques privées à contrôler leur masse monétaire, les banques et les corporations qui se développeront autour d'elles vont dépouiller les gens de leurs biens, jusqu'au jour où leurs enfants se réveilleront sans domicile sur le continent que leurs Pères avaient conquis.* »

\*

## Addendum

Les extraits inclus dans le texte proviennent d'un essai de lettre ouverte au Président des États-Unis ; un billet doux de 80 pages que j'ai justifié par l'influence parfois insupportable qu'exerce la nation donnée pour être la plus puissante du monde, et devant laquelle il ne manque pas, en France, de fanatiques éblouis d'admiration. Je n'ai malheureusement pu achever cette lettre et elle ne le sera probablement jamais, ayant un travail complémentaire d'enquête à réaliser que je n'ai eu ni le temps ni les moyens d'entreprendre. Les travaux en resteront là ; à part les quelques extraits ci-dessus, et, le dernier ci-dessous, en guise de salutations.

« *Il arrive parfois que la presse française se penche sur certains aspects de l'Amérique, selon les bons ou les mauvais côtés qu'on lui trouve ; un titre de propagande comme celui-ci (un marronnier) revient assez souvent chez nous, en France, sous ce nom : « L'Amérique que nous aimons » ; certains de nos compatriotes persistent à vouloir entretenir de façon récurrente le « rêve américain ». C'est époustouflant ce qu'il peut y avoir d'esprits d'une incroyable simplicité d'âme, pour ne pas dire niaiserie, qui y croient dur comme fer à l'American Dream, comme s'il s'agissait de la Terre promise ou du Paradis terrestre — paradis perdu, certes, mais pas perdu pour tout le monde, surtout pas pour les 1 à 3% ; quant aux des 97% restant... L'Amérique que nous aimons, cela sous-entend qu'il y a aussi une Amérique que nous n'aimons pas. Pour ma part, je me permettrai de vous poser très humblement et en toute sincérité cette question, M. le Président : existe-t-il une Amérique que l'on PEUT aimer ? ...*

*En témoignage de mon admiration et de ma reconnaissance pour votre grand peuple, auquel je ne saurais dénier la respectabilité du meilleur de lui-même, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, à l'expression de ma haute et parfaite considération.* » (JLO, Écrits)

---